

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 17 (1987)
Heft: 12

Rubrik: C'étaient de drôles de types : "Aussi vrai que je la tiens, nous avalerons Genève"

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

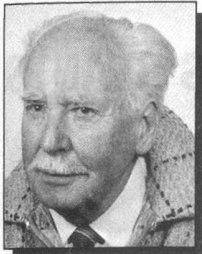
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

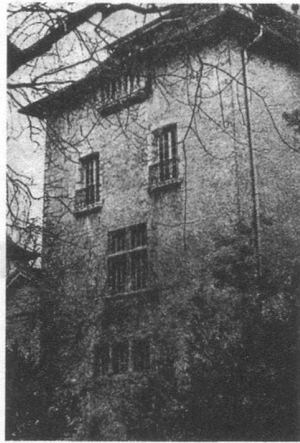
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LOUIS-VINCENT DEFFERRARD

C'ÉTAIENT DE DRÔLES DE TYPES

«Aussi vrai que je la tiens, nous avalerons Genève»



C'est au 1^{er} étage de ce donjon que se tint le banquet des Chevaliers de la Cuiller.

C'est ce qu'aurait clamé, une nuit d'octobre 1527, un seigneur à la fin d'un banquet bien arrosé servi dans la salle du donjon du château de Bursinel.

Il est nécessaire de préciser que ce convive tenait à la main une cuiller, une simple cuiller qui allait pourtant devenir le signe de ralliement, le blason (un peu ridicule peut-être) d'hommes exaltés, fanatiques, et partant, fort dangereux. Genève ne devait pas tarder à l'apprendre, mais aussi les populations de paisibles bourgs et villages de la région lémanique.

Laissons se dissiper les vapeurs dues à des vins déjà réputés et fort appréciés par les nobles réunis cette nuit-là au château de Bursinel. Un château qui a, aujourd'hui encore, belle allure mais dont les premières pierres datent du XII^e siècle.

Trop souvent l'histoire suisse est décrite comme une succession de guerres gagnées ou perdues. L'on oublie de montrer les femmes et les hommes tels qu'ils étaient avec leurs qualités et leurs défauts, leurs ambitions grandes ou petites, leurs intrigues.

Comment comprendre cette page d'histoire si l'on oublie qu'en ce début du XVI^e siècle, Genève veut à tout prix se libérer des liens qui la rattachent encore à la Savoie alors que le duc Charles III, lui, entend, au contraire, en faire définitivement une ville savoyarde.

Il est bon de se rappeler que Genève était déjà une ville riche et active. Ses

foires, par exemple, voyaient affluer, venant parfois de très loin, marchands, artisans, changeurs (ces ancêtres de nos banquiers) et, bien sûr, la foule des acheteurs guettant la «bonne occasion». Mais comme toujours en de telles circonstances, la passion et l'intérêt devenaient des facteurs de divisions. Beaucoup de Genevois, les «Eidguenots», recherchaient l'appui de Berne et de Fribourg dont ils espéraient que la force militaire ferait reculer le duc Charles III. D'autres, appelés «Mammelus», n'avaient qu'une idée: devenir enfin Savoyards à part entière.

En février 1526, les Eidguenots pouvaient se croire vainqueurs. Ne venaient-ils pas d'obtenir la combourgeoisie de Fribourg et de Berne? Une combourgeoisie ratifiée par une assemblée du Conseil général. Certes, les délibérations avaient été rudes et l'évêque – un parent du duc – avait laissé éclater une colère... violente.

Revenons au château de Bursinel et retrouvons les nobles dans leur donjon. Il

est évident que pour eux l'indépendance de Genève pouvait être ressentie comme un camouflet. Ils sont, ne l'oublions pas, des châtelains «savoyards» et ce soir-là ils festoyaient avec des Mammelus prudemment sortis de Genève.

Une Confrérie dont le but avoué est de «manger Genève» ne peut donc que les enthousiasmer. Cela d'autant plus que commencent à se manifester les idées d'une Réforme religieuse. Aussi, très vite, la Confrérie des Chevaliers de la Cuiller devient un véritable ordre militaire avec ses bannières, son organisation structurée, ses chefs. On décrète que n'en peuvent faire partie que les nobles indéfectiblement attachés au duc de Savoie et à Rome.

Parmi les membres de la Confrérie des Chevaliers de la Cuiller, citons Michel de Gruyères, déjà perdu de dettes et dont Berne et Fribourg convoitent le comté, Jacques d'Aruffens et surtout François de Pontverre car c'est lui qui, l'année suivante, essaiera de surprendre Genève. L'assaut fut repoussé avec tant de vigueur que les morts se comptèrent par dizaines. Parmi eux on trouva le corps de Jacques de Pontverre.

Le baron de La Sarraz prit la tête de la Confrérie et réunit une véritable armée forte de plus de quatre mille hommes. De Vufflens, elle se mit en route pour Genève.

Fidèles à la parole donnée et à leur alliance, Fribourg et Berne se hâtèrent d'intervenir. Pris de peur, le

duc Charles III demanda bientôt à traiter et donna même ses possessions vaudoises en gage de son serment de garantir contre tous la sécurité de Genève. S'estimant trahis par leur suzerain, les Chevaliers de la Cuiller entreprirent de nouvelles expéditions «punitives» dont la férocité a trouvé un écho dans les annales.

L'objectivité oblige également à dire que les Bernois et les Fribourgeois s'emparèrent à cette occasion des châteaux des chevaliers, pillèrent et rançonnèrent avant d'y mettre le feu. Ce fut le cas de Bursins, de Perroy, de Bursinel, d'Allaman et de Vufflens.

L.-V. D.

Mercredi 30 décembre 1906

«Le Petit Journal»
Paris:

«Rome confirme officiellement l'immensité du désastre après le tremblement de terre en Sicile et en Calabre: plus de 60 000 morts.

On espérait encore que les premières nouvelles recueillies de la bouche des survivants étaient exagérées. Malheureusement, les radiogrammes apportent à chaque instant d'effrayants détails sur cette catastrophe sans précédent dans l'histoire.»